

# Brigitte Haentjens

## En marge pour communiquer une passion

Le Comité de rédaction

---

Numéro 62, mai 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42439ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

Le Comité de rédaction (1991). Brigitte Haentjens : en marge pour communiquer une passion. *Liaison*, (62), 4–5.

# En marge pour comm

*Comédienne, dramaturge, mais surtout metteuse en scène, Brigitte Haentjens a reçu, en mars dernier, le Prix du Nouvel-Ontario. À cette occasion, elle a accepté de répondre à quelques questions du comité de rédaction de la revue LIAISON.*

**Micheline Tremblay : Est-ce que tu crois que le hasard a joué un rôle dans le choix de ton métier?**

J'ai l'impression que le hasard a joué tous les rôles dans ma vie. Sur le moment tu n'as pas l'impression de faire des choix très rationnels. Je n'ai jamais choisi intentionnellement la mise en scène; le théâtre est arrivé dans ma vie et la mise en scène s'est imposée de fil en aiguille. Il est sûr que, à l'école de théâtre, regarder me passionnait plus que faire. Je suis peut-être très voyeuse. Parfois j'ai l'impression que j'aurais pu être autre chose que metteuse en scène, journaliste ou médecin par exemples. Pour moi, ce qui est super important, c'est de réaliser une œuvre et de le faire en équipe. Je ne peux pas faire des choses répétitives. C'est impossible. Je m'ennuie très vite. C'est peut-être ça le hasard, qui fait que, petit à petit, les portes se referment dans la vie et qu'on se retrouve à 40 ans en étant ce qu'on est.

**Marisel O'Neill-Karch : Tu as participé à la création théâtrale en tant qu'auteure, interprète et metteuse en scène. Pourrais-tu commenter sur le défi posé par chacune de ces fonctions?**

Le métier d'interprète est celui que j'ai abandonné le plus tôt. L'interprétation demande

beaucoup d'humilité, ce que je n'ai pas, et beaucoup de narcissisme, ce que je n'ai pas non plus. Pour jouer un rôle, il faut avoir du plaisir à ce qu'on vous regarde, ce qui est un gros défi; il faut aussi pouvoir s'abandonner à quelqu'un, ce qui est un autre défi.

L'écriture est l'acte solitaire le plus douloureux. Écrire du théâtre, c'est un calvaire. Ça n'a rien à voir avec l'écriture du roman ou de la poésie. Pour avoir écrit moi-même, je trouve ça aberrant. C'est un défi qui dépasse l'entendement parce que le théâtre ne fonctionne pas sur papier. Je ne suis pas sûre de pouvoir encore affronter le défi de la solitude liée à l'écriture.

La mise en scène n'est pas un défi en soi, comme le jeu ou l'écriture. Chaque mise en scène représente bien sûr un défi personnel, mais pas un défi global. Au fond, la mise en scène porte sur la passion. Il faut communiquer la passion... au concepteur, aux acteurs, à toute l'équipe qui nous entoure.

**Pierre Pelletier : Où te trouves-tu? Dans le texte, dans l'acteur, dans le trouble commun ou ailleurs?**

La question est plus intéressante que la réponse parce que la question contient la réponse. Je me (re)trouve dans un texte. Je me trouve dans une relation amoureuse... ambiguë... privilégiée : la relation avec les acteurs et celle des acteurs avec le texte. Je me trouve dans l'espace qui les sépare. Je me trouve aux frontières, à la marge, en





## Uniquer une passion

marge. La mise en scène est un travail marginal. Incroyable mais vrai.

**Marc Haentjens : Après avoir longtemps centré ton travail sur la création, et la création franco-ontarienne plus spécifiquement, tu t'attaques maintenant à des classiques. Après Beckett, l'an passé, maintenant c'est Racine et Tremblay. Est-ce un changement de cap ou le prolongement de tes choix artistiques?**

Je n'ai jamais l'impression de changer de cap. Il n'y a pas de hasard; il y a seulement des hasards. Pourquoi me suis-je installée à Montréal? Peut-être parce que j'avais terminé une relation privilégiée avec la dramaturgie franco-ontarienne. Je pense en particulier à ma relation de travail avec Jean Marc Dalpé, relation très marquante dans ma carrière, qui s'est terminée avec **Le Chien**. Le véritable virage s'est fait avec **Le Chien** parce que c'était l'aboutissement de toute une démarche de création. C'était un spectacle qu'on voulait faire depuis longtemps, au niveau du contenu comme au niveau de la forme. Peut-être que les nouveautés me sollicitent moins aujourd'hui, correspondent moins à une urgence pour moi. Peut-être que je suis tannée de mettre au monde des auteurs et que j'ai envie de me mettre au monde davantage en tant que metteuse en scène.

**Paul-François Sylvestre : S'il est vrai qu'on a les défauts de ses qualités, quelle serait**

**la qualité première du théâtre franco-ontarien... et son défaut mignon?**

La qualité première du théâtre franco-ontarien a toujours été son énergie. C'est ça qui m'a motivé à y appartenir et à travailler pour lui. Cette énergie peut se caractériser aussi bien dans la violence que dans le rire. C'est aussi une énergie de survie. Si la passion est un défaut, le théâtre franco-ontarien en a un gros. Mais même excessive, la passion ne m'apparaît pas comme un défaut. Il est vrai que le théâtre franco-ontarien a pu être perçu comme un tout excessif. Mais, aujourd'hui, ce théâtre n'est pas une entité et n'est plus perçu comme une seule chose.

**Marie-Élisabeth Brunet : Comment vis-tu le triangle Brigitte-théâtre-communauté franco-ontarienne. Impossible triangle?**

Pas mal impossible, oui. C'est un triangle douloureux, avec trois cordes très tendues. C'est d'ailleurs le propre de toute relation entre l'artiste et sa communauté. Ça procède d'une sorte de dialogue, de jeu où chacun tire de son bord. Je ne sais pas si on peut parler de LA communauté franco-ontarienne. Pour ma part, j'ai toujours vécu un rapport amoureux avec les gens; je pense au monde de Hawkesbury et de Sudbury. Ma relation plus difficile a été avec l'élite de la communauté franco-ontarienne: le corps enseignant, les institutions officielles. J'ai horreur de tout ce qui est emprise. J'ai parfois l'impression que la communauté franco-ontarienne aliène ceux qui en font partie en les empêchant d'exister et de vivre.



Photo : Camirand